

Peste & Choléra : de l' « Europe prométhéenne » à la « peste brune »

L'histoire au prisme de la biographie de Yersin

Elise Benchimol (Paris 7-Diderot)

RÉSUMÉ : *Peste & Choléra* est la biographie romancée d'Alexandre Yersin, le découvreur du bacille de la peste. Patrick Deville, à travers la petite histoire d'une trajectoire individuelle, s'attaque à la grande histoire s'étendant de la « Belle Époque » de la confiance dans le progrès jusqu'aux sombres temps où le fascisme gagna l'Europe. Yersin permet à l'auteur d'explorer le pasteurisme, l'idéologie de la Troisième République, l'« aventure coloniale », la Première puis la Deuxième Guerre mondiale. Si la peste est largement littérale dans le récit qui relate les découvertes décisives de Yersin en Indochine pendant la troisième pandémie, elle prend aussi, dès les premières pages, une dimension allégorique : c'est la fameuse « peste brune ». Au moment où l'on croit que les grands fléaux du passé vont être vaincus par la science, se trament de nouveaux fléaux non moins meurtriers. Ainsi, la peste est utilisée pour métaphoriser le cours même de l'histoire, qui tend à la catastrophe.

MOTS CLÉS : Deville, Patrick; peste; histoire; progrès; Europe; Indochine; colonialisme; fascisme; catastrophe

Introduction

Patrick Deville aime les explorateurs, les aventuriers, les marins, les savants. D'un roman à l'autre, nous côtoyons des hommes de lettres comme Arthur Rimbaud ou Joseph Conrad, des révolutionnaires : Simon Bolivar, Ernesto Guevara, Augusto Sandino; des explorateurs comme l'officier de marine Pierre Savorgna de Brazza, le flibustier William Walker, le naturaliste Henri Mouhot, et tant d'autres. Dans *Peste & Choléra*, il s'intéresse à la destinée d'Alexandre Yersin, médecin mais aussi grand voyageur ayant sillonné l'Asie. En Suisse, son pays de naissance, comme en France, son pays d'adoption, Yersin n'est guère passé à la postérité, au contraire de son maître, Pasteur. On ne le connaît plus guère que sur les bancs de l'école de médecine, où l'on apprend que la peste est causée par la bactérie *yersinia pestis*, la peste de Yersin, puisque ce bactériologiste est celui qui a découvert le bacille de la peste et inventé un sérum. Au Vietnam, en revanche, où il a vécu une grande

partie de sa vie, il en va tout autrement : Yersin y était considéré comme un « Bouddha vivant » selon son ancien collaborateur Dang Anh Trai. En effet, outre ses activités médicales, Yersin a importé et lancé la culture de l'hévéa, qui fournit le caoutchouc, et de la quinine, qui permet de fabriquer des médicaments contre le paludisme. Dans le Vietnam contemporain, on trouve encore des marques de la reconnaissance de la population envers Yersin : des lycées Yersin à Hanoï ou Dalat, une statue à son effigie et un musée qui lui est consacré à Nha Trang, sa ville d'adoption, une bourse d'excellence Yersin, et près de sa tombe, un petit autel toujours fleuri et encensé.

Il était donc tentant d'écrire une légende dorée de ce pasteurien, une hagiographie de saint laïc de la médecine. Mais Patrick Deville aborde Yersin avec sympathie mais sans révérence spéciale, s'accordant en cela avec le caractère discret, voire taciturne d'un homme qui ne prisait guère les honneurs et qui, malgré les sollicitations, n'écrivit pas ses mémoires : « Ce livre ne lui plairait pas », écrit Patrick Deville, « de quoi je me mêle. »¹ De quoi se mêle donc l'auteur ? Pourquoi ce roman biographique, ou cette biographie romancée, d'un personnage qui n'avait pas souhaité perdurer dans les mémoires ? Yersin intrigue Patrick Deville pour plusieurs raisons : les recherches scientifiques de cet esprit autodidacte et touche-à-tout ; son tempérament baroudeur qui le fait voyager en Inde, à Madagascar et en Indochine, et la façon dont sa trajectoire personnelle croise celle de la « grande histoire ». Yersin est décrit comme quelqu'un qui a toujours voulu échapper à l'histoire, qui passe la Première comme la Seconde Guerre mondiale en Asie, loin de l'Europe devenue folle. Mais on ne peut jamais vraiment échapper à l'histoire, et la vie de Yersin permet à Patrick Deville d'éclairer le passage d'une époque de confiance dans le progrès à une époque où la raison est défaite. Cette vision téléologique gagnerait selon moi à être nuancée. La période historique qui va des années 1870 aux années 1940 n'est-elle pas, plutôt que le passage d'une période de lumière à une période obscure, celle d'une révélation progressive des zones d'ombre de l'Europe, belliqueuse, impérialiste et raciste sous ses dehors universalistes ? Il s'agit donc d'observer, de biais, par le prisme de Yersin, et en introduisant une perspective critique qui me semble-t-il manque quelque peu dans le roman, comment le rêve de « l'Europe prométhéenne »²,

¹ Patrick Deville, *Peste & Choléra* (Paris : Seuil, 2012), 248. Dans ce qui suit, j'indique la page dans le texte.

² Expression que j'emprunte à Claude Liauzu dans son *Dictionnaire de la colonisation française*, article « Environnement » (Paris : Larousse, 2007), 273.

une Europe qui se rêve en porteuse de lumière et de progrès, en bienfaitrice de l'humanité, dégénère en cauchemar de la « peste brune ».

I. L'homme qui fuyait l'Europe

a) Yersin, voyageur et aventurier

Alexandre Yersin, qui grandit en pays vaudois, est décrit comme un jeune « sauvageon » (14) qui capture des insectes, pose des pièges, nage dans le lac Léman, construit des cerfs-volants, et rentre couvert de boue, de manière prémonitoire, « comme au retour d'une exploration des jungles » (14).

Devenu jeune homme, au cri de « ce n'est pas une vie que de ne pas bouger » (38), Yersin commence une série de voyages, au grand dam de sa mère qui se plaint : son fils « veut partir chez les sauvages » (38). Ce sont les mêmes mots qui reviendront dans la bouche d'Albert Calmette, ami et confrère pasteurien, appliqués cette fois à Yersin dont le caractère est qualifié de « vraiment trop sauvage » (151). L'humeur farouche et le tempérament vagabond de Yersin vont l'emmenner très loin de l'Europe. Il se fait médecin de marine en mer de Chine, transite par le Yémen, visite l'Égypte, est envoyé en mission à Madagascar, suit les épidémies de peste à Bombay, à Canton, fait plusieurs allers-retours entre l'Europe et l'Asie. L'aventure frôle parfois le drame, comme lorsque que Yersin se lance seul à la poursuite du bandit de grand chemin Thouk, en pays moï. Thouk lui brise le péroné et lui plante une lance dans la poitrine. C'est « une vie à 100 à l'heure, un tourbillon » (146) ; ce dont l'auteur rend compte en utilisant parfois des procédés d'accélération, d' « avance rapide » qui alternent avec des arrêts sur image pour clarifier parfois cet écoulement tumultueux.

Yersin, qui multiplie donc les expéditions, est de manière récurrente comparée à deux autres aventuriers : Arthur Rimbaud et David Livingstone. Livingstone, explorateur, savant, pasteur, et médecin, est le héros du jeune Yersin, le modèle qu'il se choisit. Son ambition est de suivre les traces de Livingstone, mieux, de devenir le nouveau Livingstone. Le lien avec Rimbaud est plus distant : c'est Patrick Deville, et non Yersin, qui l'établit. Ce parallèle est l'un des nombreux leitmotifs du roman. Rimbaud et Yersin appartiennent à peu de chose près à la même génération, Rimbaud étant de neuf ans l'aîné de Yersin. Comme Rimbaud, Yersin choisit d'être « absolument moderne » : mais il se tourne vers les microscopes et les éprouvettes et non vers le vers libre et les poèmes en prose. Le choix de se faire explorateur laisse les proches et les collègues de Yersin dans l'incompréhension puisqu'il est un chercheur

brillant, promis à une belle carrière à Paris : « C'est Mozart qui choisirait de se faire bûcheron. Rimbaud marchand de café de Moka ou de fusils de Liège » (39). Patrick Deville compare Yersin à une comète, à un homme aux semelles de vent, comme Rimbaud. Chez les deux hommes, on trouve la même frénésie de voyages et d'aventures, la même inventivité révolutionnaire, quoique deux destinées différentes : mort précoce et postérité pour Rimbaud, longue vieillesse et quasi oubli pour Yersin.

b) Nha Trang, paradis de Yersin

Médecin de bord sur la ligne Saïgon-Manille, Yersin passe régulièrement devant Nha Trang, un village de la région de l'Annam en Indochine, dont la végétation l'éblouit. Quand finalement il y aborde, il découvre un « paradis » (73), qui va devenir *son* paradis. Nha Trang réunit la mer et la montagne, ses deux amours, et présente une terre vierge pour l'homme européen, pas encore cartographiée. Le nomade va se sédentariser. Les divers voyages de Yersin le ramènent toujours à Nha Trang, où non content de s'installer, il s'intègre aux pêcheurs locaux, fonde même une communauté agricole et scientifique, « un monastère laïc retiré du monde », « un phalanstère fouriériste » (34). Loin des villes, loin du bruit du monde, Nha Trang est aussi un village libertaire où l'on vit sans monnaie, dans un « communisme primitif » (62). Nha Trang est plus encore qu'une utopie politique : un monde en soi, un univers biblique et mythique : « une petite planète en autarcie, une métonymie du monde, une arche du salut, un jardin d'Éden » (157).

L'ombre du colonel Kurtz passe sur Yersin : « On le décrit comme le roi fou d'une peuplade abrutie sur laquelle il se livre à des expériences cruelles [...] un tyran prenant prétexte de la magie du gaz et de l'électricité pour asservir quelques tribus sanguinaires qui lui rendent un culte » (72). Ces élucubrations de journalistes sont bien loin de la réalité, mais il est vrai que Yersin est le patriarche de cette communauté qu'il modèle à son idée, le « démiurge » de son « rêve éveillé » (157). Les villageois de Nha Trang deviennent sous son impulsion des éleveurs et des agriculteurs, eux qui étaient initialement des chasseurs-cueilleurs ; Yersin embauche et forme également un certain nombre de jeunes gens comme laborantins. On remarque que ces villageois ne sont pas individualisés et que leur parole n'est jamais mise en scène. Ils ne semblent que les figurants anonymes et muets de la vie glorieuse de Yersin.

Ce dernier importe les technologies occidentales dans son paradis terrestre : l'électricité, la glace pour conserver le poisson frais, le cinémato-

graphe, le télégraphe, la radio, l'automobile... Il y acclimate des dizaines d'espèces agricoles : pommes de terre, fraises, framboises, pêches, artichauts, haricots, betterave, carottes... Il fait également venir des fleurs, dans le but de couvrir la montagne de gentianes, de roses, d'orchidées, d'hibiscus, d'amaryllis, d'œillets, d'arums... L'entreprise encyclopédique et expérimentale de Yersin pourrait évoquer celle de *Bouvard et Pécuchet*, à ceci près qu'elle est couronnée de succès. L'hévéa qui produit le caoutchouc et le quinquina, l'arbre à quinine, sont ses deux plus grandes réussites. Nha Trang se met donc à fournir l'industrie pharmaceutique et l'industrie du pneu. Yersin fait également venir des poules, des moutons, des vaches... Plus encore qu'une ferme, c'est dans son esprit une véritable arche : pendant Première Guerre mondiale, l'auteur écrit en pensant à l'Europe : « comme si c'était là-bas l'Apocalypse et que sa mission était de sauver la beauté de l'Europe à bord de son arche asiatique » (200).

La position de Yersin n'est pas sans paradoxe : lui qui aimait le caractère « sauvage » et « non civilisé » (pour employer son vocabulaire, d'un autre siècle) de Nha Trang, il l'a fait rentrer dans la modernité occidentale. Lui qui a fondé la ville de Dalat en y installant un sanatorium, à une cinquantaine de kilomètres de Nha Trang, il ne peut s'empêcher d'éprouver de la nostalgie : « Il aimait mieux le plateau avant. La grande houle de l'herbe verte. Il regrette un peu de l'avoir découvert, ou d'en avoir indiqué la position à son ami Doumer. Ce plateau, c'est au peuple des montagnes qu'il fallait le laisser » (98).

Ces regrets sont un peu tardifs. On les comprend d'autant mieux que Yersin, qui s'est toujours employé à fuir l'Europe, a implanté beaucoup de l'Europe en pays annamite, comme si l'Europe était un germe microbien qu'il avait emporté avec lui : on trouve au bord du lac de Dalat « des villas normandes et biarrottes. Des chalets savoyards sur les collines. Des massifs de fleurs, agapanthes et capucines et hortensias comme à Dinard. » (97), une gare qui est une copie de celle de Deauville...

La dure vérité, que Deville n'exprime jamais comme telle, c'est que Yersin est ni plus ni moins qu'un colon, qui a fait de Nha Trang sa chimère, un lieu mi-asiatique mi-européen. On peut s'étonner que la position de ce D.W.E.M. (*Dead White European Man*) ne fasse pas l'objet de la moindre critique postcoloniale. La narration épouse le point de vue de Yersin, qui vivait sa position en toute bonne conscience : le portrait qui se dessine de lui dans le roman est celui d'un bienfaiteur, d'un porteur de progrès ; et sans doute l'était-il, mais sa

position comportait davantage d'ambiguïtés que Patrick Deville ne le laisse paraître.

c) Les couleurs de la géographie contre la noirceur de l'histoire?

Dans le texte se déploient deux réseaux d'images qui s'opposent : celui de la couleur pour évoquer ce qui relève de la géographie, et celui de la noirceur pour les faits historiques. Ce qui rend compréhensible l'attitude de Yersin, qui voulait « ignorer l'Histoire et ses frichtis dégoûtants » (32–3). L'histoire c'est la sale cuisine, souvent sanglante. Très vite, à trente-cinq ans, après avoir fait la grande découverte de sa vie, celle du bacille de la peste, Yersin « entend jouir du privilège de se soustraire à la politique et à l'histoire » (155).

À contrario, il conçoit un grand amour pour la géographie, se passionne pour les récits d'explorateurs qu'il trouve dans la bibliothèque de la Société de Géographie et développe une rêverie presque enfantine sur les « cartes coloriées, les atlas au grand manteau d'Arlequin jeté sur la terre pour la dire » (93).

Dès son premier voyage, le jeune Yersin écrit avec extase à sa mère : « Comme on se sent déjà éloigné de l'Europe ! » (53) « Ainsi que Flaubert dès l'Égypte, il se met ,une ventrée de couleurs comme un âne s'emplit d'avoine' » (52). Notons au passage que c'est la même métaphore de l'alimentation qui revient : la « ventrée de couleurs » de la géographie contre les « frichtis dégoûtants » de l'histoire. Cet ailleurs qui fascine Yersin se décline en « sables blonds » de l'Égypte (52), « vagues molles et jaunes de l'Asie » (83), « eaux vertes du Nil » (132) et « eaux bleues de la Marmara » (202) que l'on aperçoit depuis un paquebot « sous pavois multicolore » (51). Citons également la description pittoresque, haute en couleurs d'une expédition vers les rives du Mékong : « Il y a là-dessous du jaune et du vert, de l'émeraude et du vermeil. Entre les branches le grand soleil citron et les larges palmes qui ploient sous l'ondée. Des serpents et des grenouilles et des petits génies tutélaires qui déguerpissent. Des envollements criards de perruches rouges » (112).

Deux réseaux d'images se font concurrence : d'un côté celui qui lie géographie, Asie et couleur, de l'autre celui qui unit histoire, Europe et noirceur : on passe des emblématiques « instituteurs en redingote noire de la Troisième République » (96), à la guerre boueuse des tranchées, guerre qui n'en finit pas, et pendant laquelle Yersin « broie du noir » (190) ; puis aux sombres années trente qui voient la « montée des périls », qui aboutit à l'élection du « dictateur en noir et gris » (115), de la propagation de la peste brune, sur laquelle nous reviendrons en troisième partie.

Il ne s'agit bien évidemment pas pour moi de dire que l'Asie est hors de l'histoire, et encore moins que c'est la colonisation qui l'a faite rentrer dans l'histoire. Il s'agit là de la vision de Yersin, qui cherche à échapper à l'histoire européenne qui est la sienne par une fuite en avant dans la géographie, dans l'ailleurs, avec un succès mitigé puisque la colonisation européenne impose sa temporalité à l'Asie, et que le Japon fait partie de l'Alliance pendant la Seconde Guerre mondiale, impliquant l'Indochine dans le conflit.

II. De « l'Europe prométhéenne »

Yersin est né en 1863 et mort en 1943 : sa vie recouvre à peu de chose près la période de la Troisième République (1870–1940). Le bactériologiste est montré dans les premières pages du roman tournant la mollette et polissant le verre de son microscope, outil qui ne le quittera jamais dans son tour du monde et grâce auquel il identifiera le bacille de la peste. De la même façon, nous proposons d'envisager Yersin comme un dispositif optique. Pour le dire en termes proustiens, « l'instrument optique Yersin » permet un jeu sur les échelles : le parcours individuel, le roman national français et l'histoire de l'Europe et de l'Asie se télescopent. La technique narrative devillienne est d'ailleurs souvent cinématographique, faisant alterner des arrêts sur image et des passages en accéléré, passant du gros plan au plan d'ensemble.

a) La foi dans la science et le progrès

En France, les années de fondation de la Troisième République sont racontées sous le patronage de grandes figures du panthéon républicain : Jules Ferry, Jules Verne, Gustave Eiffel, Louis Pasteur.

« Les temps sont à l'optimisme résolu » (43). La foi positiviste culmine avec l'Exposition universelle de 1889, qui fait l'objet d'un chapitre intitulé « Une grande tour en fer au centre du monde ». On célèbre le centenaire de la Révolution française, considérée comme l'aboutissement glorieux des Lumières. Non sans ethnocentrisme : la France se prend pour le centre du monde, ce que l'auteur souligne ironiquement : « Au Champ-de-Mars, et tout au long du quai d'Orsay sont exposés les progrès des sciences et des techniques, et de la civilisation autant dire de la France, déployant sur le monde les grandes ailes blanches de son génie » (42). On inaugure en grande pompe, dans l'euphorie, la Tour Eiffel qui symbolise une modernité triomphante.

Alors que le premier roman de Jules Verne, *Paris au XX^e siècle*, était une dystopie qui dénonçait l'obsession de la technologie et de la science, sa production ultérieure va suivre le conseil de son éditeur : « Soyez plus positif [...]

chantez la science et les machines » (43). Jules Verne, auteur du *Tour du monde en 80 jours*, est aussi l'auteur d'une vie de Livingstone. Patrick Deville s'étonne de ce que la vie de Yersin n'ait pas fait l'objet d'une biographie vernienne, elle qui en a toutes les caractéristiques : le goût des sciences et des techniques, les voyages incessants, la vie trépidante et aventureuse. *Peste & Choléra* vient en quelque sorte combler cette lacune.

Toute cette période triomphante est stylisée et passée en accéléré. Cette stylisation devient parfois légèrement caricaturale : tout cela est trop beau pour être vrai : « On entre dans le vingtième siècle [...] ça commence en fanfare. C'est la Belle Époque. C'est encore l'optimisme des sciences et des techniques et des maladies éradiquées » (158).

b) L'aventure pasteurienne

Louis Pasteur incarne quant à lui le versant médical du progrès mis au service des hommes. L'Institut Pasteur, fondé en 1887, est surnommé le « phare du Progrès » (41). Pasteur a sa légende, qui culmine avec l'épisode, devenu une image d'Épinal, du vaccin antirabique sauvant le petit Joseph Meister. Pasteur est présenté comme le père de tous les collègues de Yersin, dont un certain nombre sont orphelins de père, comme Yersin lui-même, ou apatrides, comme son collègue juif ukrainien Haffkine.

Pasteur initie un mouvement exaltant de découverte et de traitement des microbes. Des instituts Pasteur sont fondés par des chercheurs un peu partout dans le monde, dans un enthousiasme missionnaire. Le titre du roman est explicite : « Entre la peste et le choléra, il n'y aura bientôt plus à choisir mais à guérir » (22). La modernité s'incarne dans le microscope et la seringue : la microbiologie est un territoire inconnu à découvrir. Le registre de l'aventure touche même à l'épique : « En quelques années, les fléaux comme monstres homériques sont terrassés l'un après l'autre, la lèpre, la typhoïde, le paludisme, la tuberculose, le choléra, la diphtérie, le tétanos, le typhus, la peste » (246).

On retrouve là la tentation d'une histoire hagiographique avec les médecins missionnaires qui s'en vont pasteuriser le monde. « À la mort de Pasteur, la petite bande des apôtres laïcs essaime sur tous les continents et ouvre des Instituts, répand la science et la raison » (247).

c) « L'épopée coloniale »

La jeunesse de Yersin correspond à une période d'expansion coloniale européenne. Sous l'impulsion de Jules Ferry, la France étend son empire en An-

nam, au Tonkin, en Cochinchine. Ce sont les régions que Yersin visite, où il s'installe. Il s'inscrit donc dans l'histoire de la colonisation. Sans être dupe, mais sans être révolté non plus. Son regard est ironique, distancié, puisqu'il est décidé à se soustraire à « cette saleté de l'histoire et de la politique ». Yersin raconte dans ses lettres que des Annamites viennent le trouver pour se faire soigner, et « pour [le] payer, ont la gentillesse d'emporter [son] portemonnaie. » (84). Mais, ajoute-t-il « c'est dans leurs idées que voler un Français est une bonne action. D'ailleurs, que sont venus faire les Français en Indochine, sinon voler les Annamites ? » (84). Ce trait d'humour est particulièrement intéressant : c'est le seul soupçon que Yersin exprime envers la nature du colonialisme.

Raconter la colonisation sur le registre épique n'est pas propre à la France de la deuxième moitié du XIX^e siècle : la pratique semble aussi vieille que la colonisation elle-même. On peut citer par exemple, datant de la fin du XVI^e siècle, le poème épique de Luis de Camoes, célébrant la naissance de l'empire portugais, *Les Lusitades*, ou bien *La Araucana*, d'Alonso de Ercilla, chantant la conquête espagnole du Chili et la guerre contre les Mapuches. La dimension militaire est sublimée par le registre épique. Le terme d'« épopée coloniale » héroïse ceux que l'on considère plutôt aujourd'hui comme des envahisseurs, des meurtriers, voire des génocidaires. Le fait est que pour Yersin, le colonialisme se vit sur un mode littéraire et sublimé. Les velléités de découvertes de Yersin sont très fréquemment inscrites par Patrick Deville dans la continuité des aventures d'un Rimbaud, ou des rêveries d'un Baudelaire : « une île paresseuse où la nature donne des arbres singuliers et des fruits savoureux » (54). Parcourir l'Indochine pour Yersin c'est « l'éblouissement » (76), l'enthousiasme de parcourir des sentiers jamais cartographiés : « Ça ressemble enfin à la vraie vie libre et gratuite. Ouvrir des routes, creuser des chemins dans l'inconnu » (86). La sédentarisation de Yersin à Nha Trang s'écrit dans une réminiscence hugolienne : « Il fait aussi planter du lin pour le tissage. Et vêtir les sauvages de probité candide » (177).

Il faudrait donc restituer la violence masquée derrière le registre poétique ; ce qui est opéré, sur un mode très euphémisé, au détour d'une phrase : « L'Allemagne, comme la France et l'Angleterre, se taille à coups de sabre et de mitrailleuse un empire, colonise le Cameroun, l'actuelle Namibie et l'actuelle Tanzanie et jusqu'à Zanzibar » (20). Mais la violence de la colonisation, au contraire de la violence des guerres mondiales, n'est jamais évoquée : le

point de vue est européen, européo-centré pourrait-on dire. Le point de vue du narrateur ne s'écarte guère de celui de Yersin.

Quant au rôle supposément « positif » de la colonisation, la position devillienne semble ambiguë : d'un côté Yersin, qui « pasteurise » et cultive les « terres sauvages », ne fait jamais l'objet de la moindre critique ; de l'autre ce rôle « positif » est asséné par Vichy, ce qui le décrédibilise, et d'autant plus qu'elle s'énonce en des termes racistes. « Certains Vietnamiens conspirent avec l'occupant [japonais] pour éjecter la France vaincue. Face à ces ingrattitudes des Viêts, Vichy entend bien rappeler que toutes ces routes, ces lignes de chemin de fer, ces châteaux d'eau, ces hôpitaux : c'est les Japs, peut-être, hein? » (154).

III. ... à la « peste brune »

a) Revivifier la métaphore

Dans tout le roman, les expressions, proverbes et locutions sont légion, comme en atteste le titre même *Peste & Choléra*, qui fait référence à l'expression « choisir entre la peste et le choléra ». Le texte regorge de proverbes populaires, évoquant souvent le bestiaire ou l'herbier : « du coq à l'âne » (48), « manger de la vache enragée » (25), « qui veut noyer son chien l'accuse de la rage » (153), « courir sur le haricot » (155), « les chiens ne font pas des chats » (167), « coiffer la girafe » (221), « manger des pissenlits par la racine » (254). Ces expressions sont en général défigurées, dans un emploi proche du sens littéral avec des effets d'humour, de décalage.

La métaphore de la « peste brune » est employée dès les toutes premières pages du livre. Le premier chapitre commence par la fin, puisqu'il s'intitule « dernier vol » : ce dernier vol, c'est celui qui amène Yersin de Paris à Marseille, d'où il s'apprête à repartir pour l'Indochine. On est le 31 mai 1940 : Yersin quitte l'Europe « entre les deux pinces qui se resserrent du fascisme et du franquisme. Alors que se dresse au nord, avant de frapper, la queue du scorpion. La peste brune » (11). Contrairement aux colonnes de fuyards qu'il aperçoit de l'avion, lui ne fuit pas vraiment, puisqu'il vit en Asie depuis longtemps et que ce voyage était prévu depuis des mois : il laisse derrière lui l'Europe au moment où elle s'apprête à connaître de terribles convulsions.

L'expression « peste brune » est une métaphore lexicalisée qui s'est forgée pendant la Seconde Guerre mondiale dans le milieu de la résistance, associant la couleur des chemises des SA au fléau des fléaux. Albert Camus rédige *La Peste*, le roman qu'il publiera en 1947, et ses carnets ainsi que ses articles

pour le journal résistant *Combat* parlent abondamment de la « peste » que ses contemporains doivent affronter. On trouve également la métaphore de la peste dans un poème d'Aragon (« J'écris dans un pays ravagé par la peste »³) et un sonnet de Desnos (« La Peste »⁴).

La locution « peste brune » est lexicalisée, figée : mais Patrick Deville travaille largement à la resémantiser en tissant étroitement les deux réseaux de sens autour de la maladie et autour de la noirceur, en associant dans la biographie de Yersin peste, fascisme et violences antisémites.

En effet Yersin fait une partie de ses études en Allemagne, à Marburg, en 1883–84, où il se lie d'amitié avec un étudiant juif, Sternberg. La fréquentation de Sternberg lui donne à voir les persécutions dont sont victimes les juifs : *numerus clausus* à l'université, vitrines de magasins juifs brisées, violences physiques en pleine rue. « Dans les propos des deux étudiants », écrit l'auteur, « se glisse peut-être le mot de peste » (21). Se rappelant que de très nombreux juifs ont été massacrés pendant la peste noire du XIV^e siècle, car accusés de répandre la maladie, Sternberg et Yersin évoquent leur confiance dans le progrès : « Les deux étudiants ont foi en la science. Soigner la peste ce serait faire d'une pierre deux coups, dit Sternberg » (22). Cet espoir de voir l'avancée des sciences pacifier le monde va être cruellement déçu par l'histoire ; puisque c'est entre autres sur le progrès technique que s'appuie la guerre, la conquête et l'extermination de masse.

L'antisémitisme qui éclate avec l'affaire Dreyfus est lui aussi associé à la peste : « Comme autrefois on accusait les juifs de propager la peste, on les soupçonne aujourd'hui d'avoir fomenté la défaite et d'avoir trahi la France » (129–30).

b) Vers la catastrophe

Dans le texte, on rencontre un certain nombre de signes et de présages funestes annonçant la défaite des prétentions de la raison européenne. La vision est téléologique, éclairée par la connaissance de l'évolution historique. Pendant que l'Europe se déchire de 1914 à 1918, Yersin s'occupe d'horticulture et d'aviculture à Nha Trang. Le fossé se creuse entre cet homme vieillissant isolé dans sa thébaïde et ses anciens collègues pasteuriens, pour certains mobilisés, et tous de plain-pied dans le drame historique qui se joue. Ce contraste saisissant est résumé dans une lettre que Yersin envoie à son ami Émile Roux : Yersin s'inquiète de la croissance de ses myrtilles et de ses

³ Louis Aragon, *Le Musée Grévin* (Paris : éditions Le Temps des cerises, 2011), 83.

⁴ Robert Desnos, *Contrée*, suivi de *Calixto* (Paris : éditions Gallimard, 2013), 59.

gentianes, tandis que l'auteur imagine le rire nerveux de Roux lisant cette lettre et se souvenant « de l'apocalypse des obus et des corps disloqués pourrissant sur les barbelés » (189).

C'est la Seconde Guerre mondiale principalement qui jette sa lumière crue sur la période relatée, comme un climax horrifique auquel tous les précédents événements historiques devaient aboutir. En 1931, alors que Yersin vieillit et se désintéresse du « monde qui bouge dans son dos » (222) : « On est en haut du toboggan pour la prochaine guerre mondiale. » (222). Pour raconter la « drôle de guerre », la métaphore entre peste et fascisme est filée : « La campagne de France vient de faire en quelques jours 200 000 morts, c'est le bilan d'une épidémie de peste, celle de la peste brune » (82).

« C'est l'été quarante et le monde s'écroule » (114). Ce sentiment apocalyptique, c'est celui auquel va céder un autre vieil homme exilé, Stefan Zweig, dont le suicide au Brésil est évoqué. Lui aussi écoutait par la radio l'écroulement de l'Europe. Mais contrairement à Yersin, Zweig avait cru de tout son cœur à l'Europe, et n'a pas pu supporter la destruction de son idéal.

Les collègues pasteurien plus jeunes que Yersin participent pleinement au drame historique de l'Europe : c'est Eugène Wollman, qui est juif, déporté à Drancy puis assassiné à Auschwitz ; c'est l'équipe d'André Lwoff qui produit clandestinement des vaccins pour les maquisards. Tout cela, Yersin l'ignore. Là où il est aussi, la guerre est présente : l'Indochine est envahie par l'Empire japonais. Ce qu'il sait de l'Europe, il l'apprend par la radio qu'il a fait installer. Il entend le maréchal Pétain abdiquer, puis la voix du général De Gaulle appeler à la résistance, puis les messages de Radio Londres. Il sait que les Juifs à Paris portent l'étoile jaune.

La vie de Yersin touche à sa fin : c'est le moment de constater son divorce d'avec l'Europe. « Sans doute ne demeurera-t-il aucune trace de lui en Europe. Et peut-être ne restera-t-il d'ailleurs aucune trace de l'Europe. Cette année-là, on se demande encore lequel des deux camps parviendra le premier à la bombe nucléaire. Oppenheimer pour les Américains ou Heisenberg pour les Allemands. Peut-être que seule l'Asie sera épargnée » (236-7).

Cette fois, c'est le spectre de la destruction atomique qui se profile ; mais Yersin ne peut pas envisager que la bombe H va bel et bien frapper l'Asie, à Hiroshima et Nagasaki.

c) La peste, c'est l'histoire

La peste, nous l'avons vu, métaphorise le fascisme. Mais on peut aller plus loin : la peste, plus que ce moment particulier de l'histoire européenne, ne

serait-elle pas la métaphore de l'histoire elle-même, de son mouvement imprévisible et meurtrier ?

On peut observer dans le texte la récurrence d'un réseau sémantique qui relie la Terreur révolutionnaire à « la grande terreur en noir » (119), c'est-à-dire la peste, et « la grande histoire de la peste » (113) à « la grande histoire de la colonisation » (134). Peste et histoire semblent donc avoir partie liée. Dès qu'on est dans la « grande histoire », on est dans la noirceur, la terreur.

On le comprend d'autant mieux à la lumière du passage de Walter Benjamin sur le tableau de Klee, *Angelus Novus*, dans lequel Benjamin reconnaît l'ange de l'histoire :

Il existe un tableau de Klee qui s'intitule *Angelus Novus*. Il représente un ange qui semble avoir pour dessein de s'éloigner du lieu où il se tient immobile. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Là où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne les peut plus refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, pendant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.⁵

Conclusion

La métaphore de « peste brune » innerve tout le roman. Autour d'elle se développe un parallèle entre les catastrophes naturelles et les catastrophes historiques. La claire silhouette de Yersin se découpe sur ce fond noir : il est celui qui a vaincu la peste, et a donc contribué à assainir le monde, et un homme qui s'est toujours tenu en retrait de l'histoire et de ses « frichtis dégoûtants », protégé dans l'éden colonial qu'il s'est bâti. Cette métaphore de la peste brune, omniprésente dans le roman, si elle resémantisée, n'est en revanche jamais mise à distance ou critiquée. Or il y a dans l'emploi de cette expression de « peste brune » une facilité, un raccourci, un automatisme. La peste est une figure imaginaire si vague que l'on peut y mettre ce que l'on veut. À preuve l'emploi qu'en faisait Hitler quand il parlait de la « peste juive ».

⁵ Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, suivi de *Eduard Fuchs, le collectionneur et l'historien*, et de *Paris, la capitale du XIX^e siècle*, traduit par Olivier Mannoni, Petite Bibliothèque Payot (Paris : Payot & Rivages, 2013), 65–6.

Susan Sontag critique l'usage de la métaphore de la maladie pour désigner n'importe quelle forme de malade. Pour elle, cela revient à charger les malades d'une culpabilité totalement hors de propos ; il faut résister à la tentation de donner une symbolique à la maladie, au risque des pires simplifications. Nous pensons que la métaphorisation du fascisme par la peste doit être contextualisée et discutée, et non tenue pour une évidence. Cette représentation a une histoire, et une fonction militante dans sa formation. Elle revêt aujourd'hui un caractère d'automatisme regrettable. Dénoncer la « peste brune » revient à asséner un argument d'autorité et à éluder en général une réflexion approfondie – cette tendance est particulièrement présente dans le journalisme politique français pour traiter de ce qui se rapporte au Front national. Quand on évoque le spectre terrifiant de la « peste brune », on se situe dans le domaine de la morale, et non de la politique ou de l'histoire. C'est une forme de « point Godwin » implicite, qui par une analogie discutable fait de la réalité politique des années 2010 une répétition des celle des années 1930. Il convient selon nous de mettre de côté la métaphore de la « peste brune » pour penser dans sa spécificité et sa complexité la conjoncture idéologique en Europe.